

Blagnac, questions d'histoire 52

Revue Semestrielle d'histoire locale - novembre 2016



Jeanne
Weidknet-Dessaux

p.1



Les tombes
des Indochinois
au cimetière

p.12



Le prototype Potez 840 avant sa mise en peinture devant les ateliers de Blagnac

p.24
Le maire
Bernard
Desclaux

p.30
La maison
Guimbaud

p.34
Correspondance
d'un prisonnier
de guerre

p.42
Le Potez 840,
en avance
sur son temps

Les tombes des Indochinois au cimetière

par Jeannette Weidknet

L'Armistice : 11 novembre 1997.

Comme chaque année à cette date depuis le 11 novembre 1919, comme dans toutes les villes et dans tous les villages de France, les Blagnacais ont célébré la mémoire des victimes de cette terrible guerre de 1914-1918 que l'on croyait la "der des der" !

En hommage à Jeannette Weidknet,

*le Comité de rédaction
réédite son article
sur les "Indochinois"
paru en 1998
dans le numéro 15
de Blagnac,
Questions d'Histoire,
aujourd'hui épuisé
mais dont le sujet
intéresse toujours
les Blagnacais.*

Une seule interruption dans ce devoir de mémoire les 11 novembre 1940, 41, 42, 43. Les vainqueurs du moment n'appréciaient pas ce rappel de leur défaite militaire.

Cette année donc, entraîné par la batterie-fanfare municipale, conduit par Monsieur le Maire, par les conseillers municipaux, par Monsieur Labatut, président de l'association des Anciens Combattants, le cortège a défilé du centre du village jusqu'au Square "le Souvenir français" où diverses gerbes furent déposées avec la solennité traditionnelle au pied du monument aux morts sur lequel sont gravés 23 noms pour l'année 1914, 19 pour 1915, 14 pour 1916, 10 pour 1917, 7 pour 1918 à côté des noms des 7 victimes de la guerre 1939-45 et d'une plaque évoquant les victimes de la guerre d'Algérie. Il n'est pas superflu de rappeler ici qu'en 1914, Blagnac comptait 1880 habitants.

Les sépultures des Indochinois

Mais cette année, renouant avec une ancienne coutume, en usage quand le monument était à l'intérieur du cimetière, Monsieur Labatut a conduit Monsieur le Maire et tous ceux qui l'ont désiré jusqu'à vingt tombes longeant l'ancienne chapelle, vingt plaques de ciment, plus courtes que les tombes ordinaires, surmontées d'une stèle arrondie. Non, ce ne sont pas des enfants qui reposent sous ces plaques bien que le cimetière des enfants soit justement tout près de là. La mention "Mort pour la France" et la cocarde tricolore dissipent





l'équivoque. Mais qui sont-ils ? Leurs noms ne sont pourtant pas gravés sur le monument aux morts ? Qui sont Phan Vrong, Do Van Giang, Nguyen Hien ? D'où viennent-ils ? Pourquoi sont-ils là ? Pourquoi ces vingt morts en 1917 ?

Il n'y a pas si longtemps les anciens Blagnacais savaient bien qu'ils étaient "*Annamites*" mais un certain mystère flottait autour de leur présence en ce lieu. Les enfants des écoles, au temps où un seul groupe scolaire suffisait pour les accueillir, participaient tous au défilé et ne manquaient pas de déposer un bouquet sur chacune des tombes, remplaçant un peu les familles, bien trop éloignées pour venir accomplir ce simple geste d'amour et de respect.

Le 11 novembre 1997, des enfants de l'école Jean Moulin, conduits par leur maîtresse et leur directrice étaient là. De nombreux Blagnacais découvraient avec eux cette présence des tombes, plus sensible peut-être que des noms gravés sur un monument, symbole d'une guerre bien éloignée de leur vie quotidienne. Intrigués à leur tour ils disaient : "*Alors, on ne sait rien d'eux, rien que leurs noms ?*"

275 290 "*indigènes*" ont été recrutés,

215 140 d'entre eux ont débarqué en Europe ou en Algérie.

Il convient d'y ajouter 55 000 travailleurs indochinois ou malgaches et 36 000 travailleurs chinois.



Ces renseignements extraits de *“Les troupes coloniales françaises”* se concluent ainsi : *“Par ce rapide résumé on peut se rendre compte de l’effort qui a été demandé à l’armée coloniale et qu’elle a su accomplir en donnant complète satisfaction au haut commandement”*. A aucun moment les pertes ne sont mentionnées !

Annamites ou Indochinois ?

Il sont un des éléments de cette mobilisation de notre empire colonial, immense par son étendue géographique, la diversité des pays concernés.

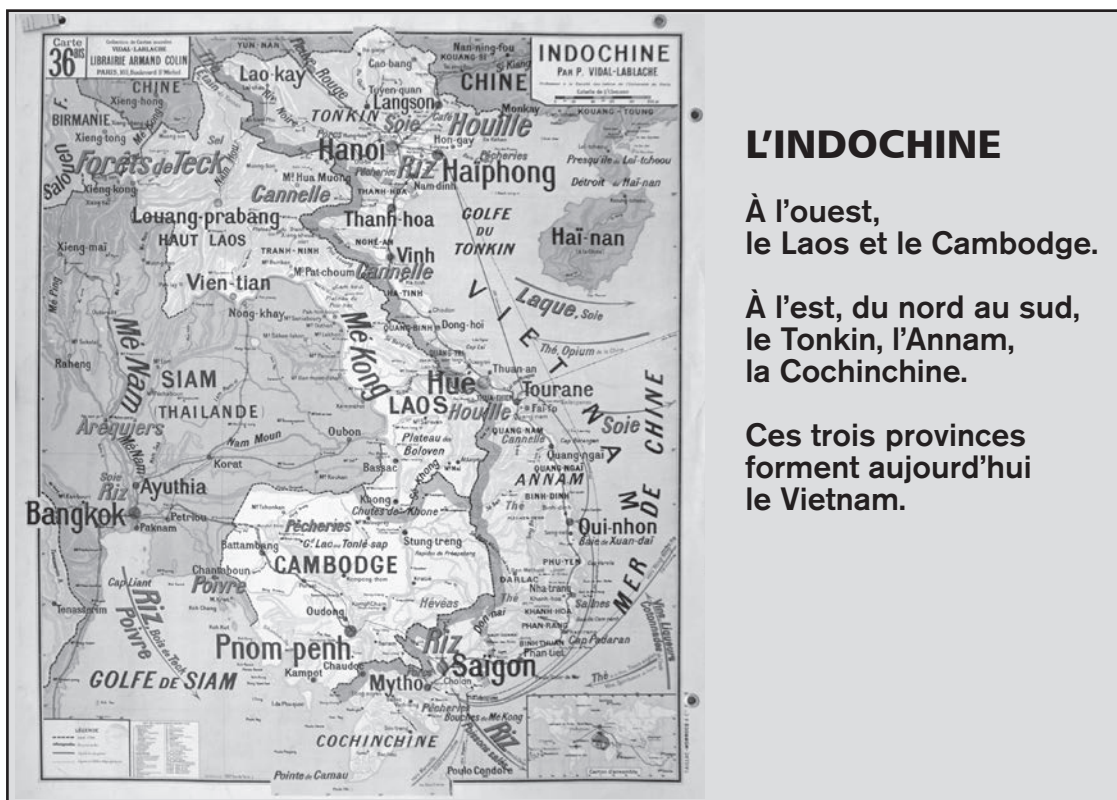
Mais qui étaient-ils? Le langage usuel les appelait indifféremment Annamites ou Indochinois quand il n’utilisait pas une onomatopée plus péjorative imitant avec condescendance voire un certain mépris des intonations de leur langue. Il est peut-être utile de rappeler que l’Indochine était considérée sous la domination française comme un seul pays comprenant cinq grandes régions : le Tonkin, l’Annam, la Cochinchine, le Laos et le Cambodge, les trois premières constituant actuellement le Vietnam.

Tous ses habitants s’appelaient donc *“Indochinois”*. Pourquoi choisir l’Annam pour ajouter *“Annamite”*. Peut-être à cause de la rime avec *“petite”* comme dans la chanson rendue célèbre par Joséphine Baker ?

C’est dès 1912 que l’envoi des troupes indochinoises en France avait été envisagé en vue d’un conflit européen. A cette époque, le recrutement de 20 000 hommes avait paru exagéré, mais en réalité c’est près de 100 000 *“indigènes”* qui seront enrôlés *“sans que l’Indochine ait cessé, dans son immense majorité, de garder un calme complet”* et bien que presque toutes les troupes françaises, militaires de carrière ou civils mobilisés sur place, aient pu regagner la France.

Comme dans les autres colonies, l’aide militaire de l’Indochine à la *“Mère Patrie”* s’est manifestée d’une triple manière : concours en matières premières, en matériel de guerre et concours en hommes.

Si quelques bataillons indochinois, engagés directement dans les combats *“donnèrent toute satisfaction ... pour leur discipline et leur courage”* la presque totalité fut employée à d’autres tâches. En effet, leur patience, leur précision dans le travail furent très vite remarquées.



L'INDOCHINE

À l’ouest,
le Laos et le Cambodge.

À l’est, du nord au sud,
le Tonkin, l’Annam,
la Cochinchine.

Ces trois provinces
forment aujourd’hui
le Vietnam.



Un faible contingent fut d'abord utilisé comme infirmiers. Cet essai fut si bien réussi qu'on décida un recrutement intensif "d'indigènes" en nombre croissant.

Ils constituèrent ainsi une armée de "soldats-travailleurs" formant 15 "Bataillons d'étape". Ils étaient placés immédiatement derrière la zone de bataille pour établir et faire fonctionner les voies ferrées, les hôpitaux, les routes, les pistes, les ponts, toute l'infrastructure indispensable à l'armée directement combattante. Toutes ces fonctions étaient évidemment accomplies sous l'autorité d'officiers français, mais aussi "d'officiers indigènes".

Ils furent ainsi, ou bien des combattants, comme à Douaumont, au chemin des Dames, dans les Vosges, dans les Balkans, à Djibouti ou en Albanie, ou bien employés immédiatement derrière les armées : "50 000 automobilistes recrutés dans les Bataillons d'étape furent formés, apprenant en moins d'une semaine à conduire même des camions lourds automobiles".

Le recrutement des années 1916-1917-1918 donna pour toute l'Indochine un total de 43.430 indigènes qui ont été transportés dans la métropole.

Ces "indigènes" ont formé :

4 bataillons de combattants	29 072 hommes
15 bataillons d'étape	
Infirmiers coloniaux	9 019 hommes
Ouvriers d'administration coloniaux	5 339 hommes

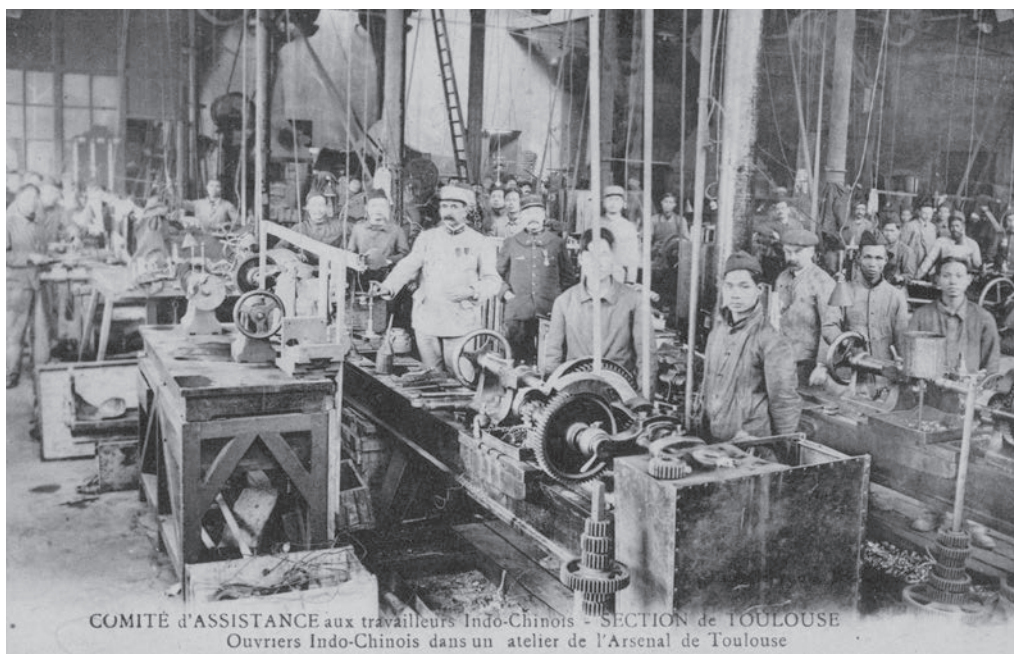
Les auteurs de l'ouvrage "Histoire militaire de l'Indochine de 1664 à nos jours" pouvaient conclure :

"En Indochine, les mesures prises au moment du recrutement, soldes largement calculées, prime d'engagement, allocations aux familles achevèrent de tranquilliser et de contenter l'ensemble des populations et les opérations de recrutement s'opèrent dans le plus grand ordre". Les "recrutés volontaires" connaissaient-ils le sort qui les attendait? Rien n'est moins sûr.

Les travailleurs indigènes

La poursuite de la guerre exigeait de la main d'œuvre pour les usines d'armement

comme pour les travaux des champs faute de quoi l'alimentation de l'armée et de la population civile ne pouvait plus être assurée. Les femmes des soldats (les "poilues" comme les appelle Joseph Delteil dans son très beau livre "Les poilus") employées en masse dans les usines d'armement, accomplissant avec courage les



COMITÉ d'ASSISTANCE aux travailleurs Indo-Chinois - SECTION de TOULOUSE
Ouvriers Indo-Chinois dans un atelier de l'Arsenal de Toulouse

multiples travaux agricoles tout en assumant seules les responsabilités familiales, n'arrivaient plus à répondre aux exigences de cette guerre dévoreuse d'hommes et d'énergie.

Dès 1915, pour le général Galliéni, ministre de la guerre et pour le général Famin, directeur des troupes coloniales, la seule solution parût être de faire appel aux "travailleurs coloniaux". Dans cette optique, on recruta 55 000 travailleurs indochinois ou malgaches et 36 000 travailleurs chinois (le 3 novembre dernier, ARTE a consacré une émission très intéressante à ces derniers).

C'est ainsi que furent débarqués en France, venant de Saïgon :

Année 1915	4 631 hommes
Année 1916	26 098 hommes
Année 1917	11 719 hommes
Année 1918	5 806 hommes
Année 1919	727 hommes
Soit un total de	48 981 travailleurs indochinois

Des travailleurs indochinois à Toulouse

Trois usines d'armement réclamaient de la main d'œuvre : l'Arsenal, la Poudrerie et la Cartoucherie. Elles utilisaient déjà largement la main d'œuvre féminine. Ma mère évoquait de temps en temps ses dures journées de travail à la Cartoucherie, longues journées passées loin de chez elle, en abandonnant à la rue mon frère né en 1908, encore bien jeune, qu'elle retrouva un soir avec un bras cassé et qu'elle dut amener chez le docteur. Pas de téléphone, pas de SAMU à cette époque ! Ce travail en usine succédait à un travail à la campagne dans une ferme chez des cousins



éloignés. Elle ne se plaignait pas. Il fallait bien remplacer le salaire du chef de famille pour élever mes deux frères. La grand mère était aussi sollicitée, la vie était dure pour tout le monde.

L'apport de la main d'œuvre indochinoise, dont les qualités avaient été remarquées par l'État-major, fut particulièrement apprécié. Dépendant directement de l'armée, leur vie quotidienne ne fut guère différente de celle de leurs concitoyens, soldats travailleurs des bataillons d'étape. Un seul changement, ils étaient plus loin de la zone de combat. Mais encadrés par des officiers français, habillés en treillis militaires, hébergés dans des baraquements au confort très rudimentaire, leur existence n'était guère enviable. Comme en témoignent des cartes postales de cette époque, un Comité d'Assistance existait à Toulouse pour soulager leur détresse : un spectacle folklorique très fantaisiste organisé par un théâtre indochinois, un soldat et sa marraine en promenade au Jardin des Plantes nous permettent d'imaginer son activité.

Mais un autre danger que les combats menaçait ces travailleurs: les maladies et surtout la tuberculose firent des ravages. Ils encombraient les hôpitaux toulousains



qu'il fallait libérer pour accueillir les blessés toujours plus nombreux. D'autres hôpitaux furent recherchés. On pensa à Blagnac.

Un hôpital militaire à Blagnac

C'est dans un document confié par les Sœurs Trappistines elles-mêmes que j'ai trouvé les précieux renseignements qui m'ont permis d'évoquer l'histoire de cet hôpital.

Dès le début de la guerre ces religieuses, installées au domaine de Maniban depuis 1852, (voir Questions d'histoire N° 2 et 3) encouragées par Monseigneur Germain, archevêque de Toulouse, avaient offert au gouvernement d'établir un hôpital militaire bénévole dans une partie du couvent. Cette proposition fut très vite acceptée et l'hôpital temporaire N°3 bis fut créé. Le patriotisme des religieuses leur fit très vite oublier les récentes menaces d'expulsion qui venaient de les opposer au gouvernement qui *"brandissait le spectre des congrégations"*, menaces qui les avaient fortement bouleversées en cette année 1914 et qui furent stoppées par la déclaration de guerre.

Il fallut aménager les locaux. *"La communauté s'installa comme elle put dans le vieux château"* réservant les bâtiments qu'elle avait édifiés depuis l'acquisition du domaine à l'accueil des blessés. *"On mit des couches un peu partout, dans le palier du vestiaire, dans le grenier ... On acceptait les gênes en pensant que nos soldats étaient encore plus mal logés que nous dans leurs tranchées boueuses"*.

Une cloison divisa le cloître en deux parties. Elle était munie de larges ouvertures destinées à faire passer aux soldats le linge, les vêtements, les repas que préparaient les religieuses, tout en protégeant l'austérité de leur vie monastique.

Très vite l'hôpital put accueillir des blessés : *"l'administration n'était pas trop exigeante et l'esprit patriotique inspirait beaucoup de générosité aux habitants du village"*. Les blanchisseuses se chargèrent de laver les vêtements ; 47 lits, 5 sommiers, des couettes, des draps, des couvertures furent offerts par les habitants (Archives Municipales). *"En un clin d'œil, un hôpital de 100 lits fut fourni du strict nécessaire"*.

La Mère Supérieure et deux religieuses circulaient hors clôture. Des Sœurs de la Compassion, quelques infirmières bénévoles vinrent donner des soins aux blessés, secondant les infirmières militaires et les deux servantes consacrées au ménage, sous l'autorité du Médecin Major. A noter que l'un des blessés soigné fut Louis Weidknet qui devait, en 1937, devenir directeur de l'école de garçons et donner son nom à un nouveau groupe scolaire à Blagnac (voir Forum - septembre 1995 - N°61).

Les religieuses vécurent ainsi les années terribles de la Grande guerre *"en priant et en se dévouant"*.

Un étrange incident vint troubler cette vie exemplaire. Un grand personnage polonais, haut dignitaire de l'Église orthodoxe russe, prisonnier des Allemands, ayant réussi à s'évader se présenta. Il parcourait les pays alliés, recueillant aumônes et renseignements. On l'accueillit chaleureusement, on lui fit visiter l'hôpital. Le journal *"L'Express du Midi"* lui consacra un long article élogieux relatant ses aventures rocambolesques. Hélas, poursuivant sa tournée d'inspection, il fut obligé de dire la messe devant témoins dans une ville de la Côte d'Azur. Horreur ! *"Il ne put dissimuler son ignorance totale du latin"*. Ce n'était qu'un simple espion allemand. Les religieuses conservèrent en souvenir la carte de visite que leur avait laissée *"ce triste personnage"*.

La guerre continue. D'autres visiteurs se présentent, moins sensationnels que le fabuleux Comte de Fartowski. Les blessés continuent d'arriver. Ceux qui sont guéris repartent au front. On héberge parfois les familles venues voir les malades. La routine presque avec la souffrance quotidienne. *"L'hôpital ne nous a pas procuré de réels ennuis, mais bien au contraire des consolations"*.

Les indochinois à Blagnac

“Mais la bénédiction suprême de notre hôpital ce fut bien autre chose”. Vers 1917, lorsqu’il fallut libérer des places dans les hôpitaux pour les blessés toujours plus nombreux, l’Administration dirigea les malades annamites, eux aussi toujours plus nombreux, vers l’hôpital temporaire bénévole N°3 bis et cessa d’y orienter les blessés.

Les religieuses accueillirent avec émotion ces nouveaux pensionnaires. “Ces pauvres jeunes gens souffraient beaucoup dans les usines de guerre où on les employait. Mobilisés par force, ils gardaient au cœur la nostalgie de leur pays lointain. Le changement de climat et de nourriture les éprouvait beaucoup ... On prit le parti de nous envoyer les plus malades, généralement des tuberculeux. La mortalité parmi eux, fut effrayante”. Tout est dit dans ces quelques lignes écrites par les religieuses.

C’est alors que s’engage le combat contre la mort. Tout d’abord lutte médicale avec des armes bien dérisoires à l’époque et dont le texte déjà cité ne parle guère, mais aussi lutte avec des prières pour sauver la vie et pour *“le salut de ces âmes ... Personne ne se plaignit de ce foyer de contagion établi sous notre toit. Au contraire, on s’attacha beaucoup aux âmes de ces infortunés, les uns chrétiens, les autres bouddhistes”*. La Mère Supérieure, un prêtre infirmier militaire, le père Raymond, missionnaire de la colonie annamite à Toulouse mobilisèrent leur énergie pour entreprendre ou achever l’instruction religieuse des païens et administrer solennellement à la chapelle le maximum de *“baptêmes à ces adultes ... revêtus de tuniques blanches confectionnées par les sœurs”*. Les convertis trop malades pour aller à l’église recevaient le baptême *“in articulo mortis”*.

Certains le réclamaient eux-mêmes sentant la mort approcher. Des malades déjà convertis joignaient leurs efforts à ceux des religieux. Au total *“18 baptêmes furent conférés”*, l’instruction religieuse étant plus ou moins complète selon l’état du malade. De longs récits décrivent avec émotion les funérailles de Joseph, décédé le 8 mai, en présence des *“Messieurs d’un Comité de Bienfaisance aux Annamites”* et d’une centaine de camarades du défunt venus de l’Arsenal, conduits par un officier, avec de nombreuses couronnes de fleurs. Les religieuses racontent aussi le baptême de *“Tonkin”*, appelé Bernard, celui de Benoît (baptisé le 9 mai, décédé le 31 mai), d’André et de Roger, d’Albert (baptisé le 29 mai, décédé le 2 juin), de Louis (baptisé le 1^{er} juin et décédé le 4), de Jacques (baptisé le 30 mai, décédé le 28 juin). Ce jour là trois autres décès ont lieu : Dan Van Gui, baptisé secrètement, Jacques (baptisé le 30 mai), Gabriel (baptisé le 27 juin). Le 29 juin, on baptise Étienne qui mourra le 14 août. Certains reçoivent aussi les derniers sacrements.

“Bien que l’hôpital fut chauffé avec des poêles, ces pauvres enfants des pays chauds souffraient encore du froid. On les voyait, regardant par les fenêtres du cloître la neige qui tombait, chose nouvelle pour eux ; puis ils nous disaient tristement : “Neige, tue Annamites”. C’était bien vrai ! Du 4 février au 12 octobre 1917, il y eut parmi eux 21 décès. On enterrait les corps au cimetière de Blagnac et sur la tombe de chacun on dressait une croix ou une stèle où la Mère Secrétaire écrivait leur nom à la peinture. Il n’était pas permis de mettre une croix à la place de la stèle pour les païens”.

C’est ensuite la liste de ces 21 morts, classés selon la date de leur décès. Pour tous on connaît leur nom. Pour 14 d’entre eux, est donnée l’année de naissance. On connaît le prénom chrétien de 15 d’entre eux, 8 ayant la mention *“croix”* ; un autre chrétien baptisé secrètement n’a pas de prénom.

Cinq païens seulement ont une stèle.

Les Trappistines auraient donc dessiné pieusement 16 noms sur 16 croix, et 5 noms sur 5 stèles.

Or il y a au cimetière vingt tombes seulement, groupées le long de la chapelle, et surmontées d’une stèle, où est l’autre tombe ? Pourquoi est-elle à part ? Ou bien a-t-elle disparue ? Cherchons-la.

Mais où est donc la vingt-et-unième tombe ?

Les décès enregistrés à l'État-Civil sont conformes à la liste donnée par les Trappistines en ce qui concerne les noms et les dates. Les lieux de naissance sont souvent indiqués avec plus de précision (ville, province, pays). Parfois l'âge approximatif, ou la mention "présupposé né en ..." remplace l'année de naissance.

Ainsi, les Trappistines indiquent seulement "Tran Quan Hoan, né à Co-Dang, décédé le 15 février (stèle)". L'état-civil a enregistré:

"Iran Quan Hoan, né à Co-Dang, canton de Dang-Sa, département de Nglie-An (Annam), âgé de 27 ans, ouvrier colonial indigène N° Mle 30 900 de la Poudrerie Nationale, sans autres renseignements".

Il est même mentionné quelquefois le nom des parents "Duong Van Phung, âgé de 28 ans, né à Long-Dieu, canton de Ding Hoa (Annam), fils de Luang Van Chauch et de Do Ahi Cao ..."

Mais, les actes de l'état-civil précisent toujours la qualification des défunts.

Ainsi, l'on apprend que 3 d'entre eux, travaillaient à l'Arsenal, 15 à la Poudrerie, l'un d'eux était infirmier militaire, un autre était affecté à la XVII^e Section C.O.A. à la caserne Niel. Enfin, "Nguyen Van Mui (baptisé Antoine à l'hôpital) du seizième bataillon de tirailleurs indochinois, matricule 6 223, présumé né en 1886 à Choquam, département de Tholouville, sans autres renseignements, décédé le 20 juillet 1917 ..." est le seul à être déclaré "Mort pour la France".

Les déclarations sont faites par Alexis Deschamps, 44 ans, caporal-infirmier, accompagné par Clément Pouzargues, 46 ans, infirmier, celui-ci étant quelquefois remplacé par Baptiste Lacaze, 55 ans, mécanicien, ou Hilaire Bacalerie, 37 ans, infirmier.

Contrairement à la liste fournie par les Trappistines, il n'est jamais fait mention de la religion. Nous ignorons toujours pourquoi 20 stèles et peut-être une croix.

Allons au Presbytère

Un seul document concernant un Indochinois ! En marge: "Dang Ngoc Thanh Annamite décédé couvent des Trappistines, Hôpital bénévole 3 bis". Nous apprenons que : l'an 1917, le 11 mai, le curé de la paroisse déclare que: "Dang Ngoc Thanh a rendu son âme à Dieu muni des sacrements du baptême et d'extrême onction". Son nom chrétien, Joseph, n'est pas mentionné, ni la date de son décès le 10 mai.

Il semble donc qu'un seul chrétien, sans être doté de son prénom, ait été authentifié par le curé de Blagnac. Pourtant son nom figure sur une des stèles déjà rencontrées.

Allons au cimetière et à la Mairie

La tombe de l'"Annamite reconnu chrétien" est introuvable sur le terrain. Mais à la Mairie, en consultant le plan du cimetière, on finit par découvrir une tombe, isolée au milieu des autres, portant le n° 13-44. Elle est bien protégée par les familles blagnacaises : Marceillac, Nadal-Begué, Bonnel, Deshages, Cayre, Bonzom, Brun Athes. Comme celle de ses camarades, elle est recouverte d'une plaque en ciment avec une stèle portant le nom du défunt qui figure aussi sur une vieille croix en ciment, placée face à la stèle.

Mais ce défunt est Do Van Giang (Thomas), né à Ngai Am en 1890, décédé le 29 juillet 1917. Rien à voir avec Dang Ngoc Thanh, l'unique chrétien reconnu comme tel dans les registres du presbytère.

Pour quelles raisons Thomas est-il le seul à être reconnu digne d'être chrétien ? Pour quelles raisons est-il isolé ? Que sont devenues les seize croix ?

Autant de questions sans réponses. On n'ose dire : le hasard, ou bien l'indifférence voire un certain mépris envers ces hommes si étranges venus de leur si lointain pays pour mourir à Blagnac. Espérons que chaque Dieu reconnaîtra les siens !



En contradiction avec cette désinvolture, sur toutes ces tombes est fixée une plaquette où figurent le nom du mort et la mention *“Mort pour la France”*.

Pourtant un seul des actes de décès consulté à l'État-Civil, celui de Nguyen Van Mui du 16^e bataillon des tirailleurs indochinois porte cette mention. En cherchant encore, nous trouverons sans doute pourquoi et quand les travailleurs indigènes, à qui ce titre était refusé, ont pu être déclarés *“Mort pour la France”*.

Revenons à l'hôpital

La guerre continue. De violents combats se livrent dans le nord de la France. L'année 1917 a été évoquée longuement par Henri-Robert Cazalé dans le numéro précédent de notre revue. Des Indochinois sont toujours soignés à l'hôpital. Des réfugiés sont accueillis au couvent ayant réussi à fuir leur monastère d'Igny quelques heures avant sa destruction. Ils apportent les nouvelles de nouveaux désastres.

Mais voici qu'en 1918, avant la fin de la guerre, l'Administration militaire, retire les malades et les infirmiers *“peut-être à cause de la contagion”*. L'hôpital fut un instant *“en sommeil”*. On parla d'y installer des troupes. La Mère Supérieure *“indignée de ce projet”* offre les locaux au gouvernement belge pour y accueillir une communauté religieuse. Et c'est ainsi que le 29 juin on accueillait un groupe d'orphelins et de religieuses de la Sainte-Obéissance.

L'histoire de l'hôpital complémentaire N° 3 bis est achevée et avec elle l'histoire des Indochinois et de leur séjour éphémère et tragique à Blagnac.

Mais l'histoire de leurs tombes continue.

Vingt ans après

Si la présence de ces tombes intriguait quelque peu les Blagnacais, leur entretien qui devait être assuré par le *“Souvenir Français”* était de plus en plus difficile.

C'est alors que le 1^{er} novembre 1940, Monsieur Samazan, conseiller municipal, propose de faire cimenter *“les tombes annamites”* au cimetière de Blagnac. Le conseil municipal approuve et ouvre à cet effet un crédit de 2 500 francs sur les fonds libres de la commune.

Cette décision prise à cette période, au moment où la pénurie des matières premières, les difficultés de transport, la présence de nombreux réfugiés arrivés pendant la débâcle de mai et juin 1940 perturbaient le fonctionnement des services municipaux est bien étrange.

Mais il ne faut pas oublier que le maréchal Pétain, symbole de la guerre 1914-1918,

est chef du gouvernement avec pour devise *“Travail, Famille, Patrie”*.

Dans ce contexte, l'entretien de tombes évoquant la *“Mère Patrie”* n'a donc rien de surprenant.

Le Souvenir Français (Association Nationale pour l'Édification et l'entretien des tombes des militaires et marins, morts pour la Patrie, fondée en 1887), informé de cette initiative félicite monsieur le Maire dès le 29 mars 1941. Le général de Division Ibos, du cadre de réserve des troupes coloniales, délégué du *“Souvenir Français”* écrit : *“Je vous adresse mes remerciements pour la sollicitude éclairée avec laquelle vous avez fait aménager les 21 tombes militaires situées dans le cimetière de Blagnac ... Grâce à vos dispositions, cet entretien sera facile et aura cependant un caractère de permanence qui*

impressionnera les visiteurs ... Je vous propose de mettre annuellement à votre disposition la somme de 100 francs. Vous l'attribueriez au conservateur de votre cimetière, comme indemnité spéciale pour ce travail supplémentaire ... qui concernera la tombe catholique isolée aussi bien que les vingt tombes bouddhistes”.

Cette lettre confirme qu'une répartition a été faite depuis 1917 entre bouddhistes et catholique, mais le Souvenir Français se consacrant aux sépultures des *“Morts pour la Patrie”* considère donc que cette distinction a été décernée à tous les Indochinois et non à un seul d'entre eux comme l'avait noté l'état-civil.

Le 31 mars 1941, Monsieur le Maire accepte la proposition du Souvenir français et exprime ses remerciements.

Deux lettres, l'une du 29 octobre 1941 et l'autre du 2 novembre 1944 accusent réception de cette allocation

de cent francs, permettant d'imaginer que la promesse a été tenue, au moins jusqu'à cette date.

Le 28 octobre 1941, le Bureau de garnison de Toulouse fait parvenir *“une note de service concernant les cérémonies prévues pour le 1^{er} novembre 1941 dans les divers cimetières de la ville et de la banlieue”*. A remarquer que ce n'est pas le 11 novembre, ce qui incommoderait le vainqueur du moment !

La cérémonie prévue à Blagnac sera présidée par le docteur S ... du Comité du Souvenir Français. Une délégation conduite par le capitaine commandant le groupe des travailleurs coloniaux comprendra 100 Annamites de la Compagnie de Travailleurs. La section locale des Anciens Combattants sera placée sous le commandement de Monsieur B ...

En 39 comme en 14, la France a puisé largement dans son empire colonial.

Aussi, comme en 1917, 100 Annamites viennent le 1er novembre au cimetière de Blagnac se recueillir devant les tombes de leurs compatriotes et déposent une gerbe au pied du monument aux morts. Le prix de cette gerbe : 50 francs est mentionné aux *“dépenses imprévues”* dans le compte-rendu de la délibération municipale du 1^{er} novembre 1940.

Cette cérémonie sera renouvelée le 1er novembre en 1941, en 1942 et en 1943 ainsi qu'en témoigne le coût de la gerbe achetée chaque année soit: 65 francs en 1941, 100 francs en 1941, 600 francs en 1943. La gerbe n'augmentait sûrement pas de volume mais l'inflation était spécialement galopante. Il n'y a pas de trace de la présence d'Annamites dans le cortège qui était organisé par la *“Légion des Combattants”*.

En 1944, mais cette fois le 11 novembre, un cortège minutieusement organisé va se recueillir au pied du monument aux morts. En tête, les enfants des écoles suivis des musiciens, des drapeaux, de la municipalité, des prisonniers de guerre et de toutes les organisations et partis politiques issus de la clandestinité. La guerre n'est

SOUVENIR FRANÇAIS

Association Nationale

POUR L'ÉDIFICATION & L'ENTRETIEN DES TOMBES

Des Militaires et Marins morts pour la Patrie.

FONDÉE EN 1887

RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 1^{er} Février 1906.



COMITÉ DE TOULOUSE

pas finie, mais notre région est libérée de l'occupation étrangère et se souvient de la "Grande Guerre".

Et depuis, avec plus ou moins d'enthousiasme et quelques modifications, (les enfants des écoles se feront plus rares) la tradition continue.

Conclusion

En 1926, l'auteur de *"Histoire militaire de l'Indochine de 1664 à nos jours"* écrivait : *"En France, la faiblesse physique de l'Annamite fit craindre souvent qu'il ne fut absolument bon à rien, sans force musculaire, timide, abattu par la moindre épreuve, d'une taille minuscule et d'une apparence d'enfant ; il faisait petite figure à côté des Sénégalais et même des Malgaches. Mais il a montré par ses efforts et les résultats obtenus au front, dans la zone des armées et à l'arrière que l'esprit de discipline, l'amour-propre de sa tâche et la bonne volonté suppléaient peu à peu à tout ce qui lui manquait"*.

J'ai trouvé beaucoup de précieux renseignements dans cet ouvrage ainsi que dans *"Les troupes coloniales pendant la guerre"*. J'ai souvent employé le même vocabulaire, celui de la colonisation, celui de la suprématie incontestable de la France.

Comme les autres peuples coloniaux, les Indochinois ont payé un lourd tribut à la *"Mère Patrie"* pendant la *"Grande guerre"* et pendant *"la Guerre mondiale"*. La France, a su respecter leurs sépultures.

Au moment où l'on commémore le 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage, et où les empires coloniaux ont disparu, une grande partie (et non la totalité, hélas !) des peuples de notre planète pense qu'il n'y a pas de races *"inférieures"* ou *"supérieures"* mais plutôt des cultures différentes.

A Blagnac, un comité du Souvenir Français s'est constitué récemment, se chargeant spécialement de l'entretien de ces 21 tombes. A l'automne 1997, son nom a été donné au square situé devant le cimetière et le 11 novembre, renouant avec la tradition, le cortège est allé se recueillir devant ces sépultures que les Blagnacais ne veulent pas abandonner

Le moment est peut-être venu d'inscrire vingt-et-un noms de plus sur le monument aux morts, ou tout au moins de rappeler par une simple plaque le sacrifice de ces Indochinois morts pour *"notre Mère-Patrie"*, si loin de leur *"Patrie"* !

"Aux morts pour qu'ils vivent / Aux vivants pour qu'ils aiment".
Joseph Delteil

BIBLIOGRAPHIE

Extraits des ouvrages communiqués par le "Service historique de l'Armée"
- Les troupes coloniales pendant la guerre - Paris - Imprimerie Nationale - 1931
- Histoire militaire de l'Indochine de 1664 à nos jours - Imprimerie d'Extrême-Orient
- Hanoï-Haïphong - 1922
- DELTEIL G. : les Poilus - Grasset "Les cahiers rouges" Première édition 1926, réédition de 1987.

SOURCES

- Archives municipales
- Service de l'État-Civil
- Archives du Presbytère
- Photothèque de la Mairie de Blagnac
- Archives et Souvenirs personnels
- Remerciements aux personnels de ces services ainsi qu'à Monsieur Sicart, à Monsieur Espanol et à Sœur Marie du-Christ-Roi, religieuse Dominicaine pour les documents qu'ils nous ont confiés.